

II.

BRANDS OF CULTURAL IDENTITY

EPISTÈME DE LA CULTURE À LA RECHERCHE DU RECIT NARRATIF ^{1*}

Claudia SAPTA

Association ROSACE

Université de Toulouse – France

claudia.sapta@gmail.com

Résumé :

Si la littérature structure, nourrit, ouvre des perspectives sans cesse renouvelées sur l’Etre humain, sa Conscience et le Réel, le contact de plus en plus faible avec celle-ci (la littérature) engendre des « dysfonctionnements » auxquels la psychologie dans sa vaste gamme d’approches thérapeutiques tente d’y remédier.

Le questionnement que l’autrice propose concerne la place et le nouveau rôle de la thérapie (plus connue sous le nom de Thérapie Narrative) mettant au centre le récit et la métaphore.

Nous tenterons de saisir en quoi ladite Thérapie Narrative exerce son rôle substitutif à la littérature, en analysant la transposition des principes narratifs jusqu’à là réservés aux domaines disciplinaires dits littéraires, et ceci dans le but d’une réconciliation de l’être humain avec sa nature profonde et ses aspirations de créativité et liberté.

Mots clé :

Culture systémique, littérature, accompagnement, approche (thérapie) narrative.

Abstract:

This article aims to examine the state of culture (and more specifically, literature as a constitutive and evolving art of the human person) in its civilizational vision.

While the appetite for literature is experiencing worrying declines, followed by the emergence of manifestations of malaise, loneliness, and even social rejection, it is clear that other practices related to the culture of support, such as new community affiliations, are taking over.

^{1*} Ce travail est dédié à mes amis, aux consultants et collègues qui soutiennent cette part lumineuse de la Vie ayant trait directement ou indirectement aux approches (thérapeutiques) narratives.

The questioning that the author proposes concerns the place and the new role of therapy (better known under the name of Narrative Therapy) putting the story and the metaphor at the center.

We will attempt to understand how the Narrative Therapy exercises its role as a substitute for literature, by analyzing the transposition of narrative principles reserved for literary disciplinary fields, and this with the aim of reconciling the human being with his deep nature and his aspirations for creativity and freedom.

Keywords:

Systemic culture, literature, support, narrative approach (therapy)

Introduction

« *Nu există cultură fără istorie și fără trecut.* »
Mircea MARTIN, Interview *Dialoguri academice*, 2024.

Depuis Aristote et Saint Thomas d’Aquin nous savons que la culture est traversée par des besoins et des capacités humaines. Elle est inhérente à la double nature humaine, physique et spirituelle.

Elle est (ou l’était ?) une structure vivante. A la fois structure et substance, c’est-à-dire fluide vital puisant sa source essentiellement dans deux des facultés les plus précieuses chez l’être humain, l’imagination et le langage, la culture s’emploie à trouver forme et expression, langage et communication.

C. Lévi-Strauss insiste sur le principe fondamental de réciprocité et d’échange qui serait l’expression de la logique binaire, structure fondamentale de l’esprit humain, en définissant la culture comme « *un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l’art, la science, la religion.* » (C. Levi-Strauss, 1950)

La plupart du temps associée aux arts, la culture renvoyait à la sphère littéraire orale ou écrite, musicale, picturale, architecturale et à tout autre domaine de l’esprit. Or il s’avère que depuis deux décennies, la culture revêt une autre dimension davantage technique et scientifique. Ainsi la frontière entre les deux rives est de plus en plus poreuse, en allant jusqu’à un effacement de la rive droite au profit de la rive gauche¹.

¹ Cette métaphore peut faire également référence aux hémisphères cérébraux, avec l’hémisphère gauche réservé à l’esprit analytique, ordonné, logique, tandis que celui droit concerne davantage les processus analogiques, intuitifs, non linéaires, globaux.

I. Trois approches de facture systémique de la culture

Dans notre double souhait d'aborder la culture comme construit social sur une période relativement récente, et ceci sans nous s'éloigner de notre objectif, nous allons retenir trois approches de facture systémique : système sémiotique, système technique et enfin la relation éducation-accompagnement comme sous-système.

1. *La culture comme Système de signes*

Cette approche développée plus particulièrement par les chercheurs russes des années '70 (Y. Lotman) met en avant le structuralisme de facture sémiotique. Au départ l'école du formalisme russe (Ecole de Moscou) s'était axée sur l'élaboration d'une théorie littéraire en se donnant comme objet d'étude à la fois le langage et les structures narratives. C'est grâce aux travaux de M. Bakhtine, précurseur de la sociolinguistique que le langage littéraire, poétique a pu être perçu d'une manière différente et en quelque sorte corrélé à l'objet-langage proprement dit linguistique. Dans une émission sur France Culture², Julia Kristeva mentionne que dans la conception de Bakhtine, le dédoublement du sujet s'accompagne aussi d'un dédoublement du discours : « (...) *Par conséquent, l'univocité, l'objectivité du discours est un leurre.* »

2. *La culture comme Système Technique*

Cette approche se développe à partir des années 90, en marquant le début d'une nouvelle ère avec le développement technologique sans précédent. Se voulant une culture de la rationalisation de plus en plus associée à la vitesse et à la conception individualiste du monde, elle est relayée par la sphère socioéconomique et les nouveaux outils de communication.

Dans cette vision, le rapport que l'homme entretient avec la culture bascule vers une autodétermination de plus en plus marquante dans le choix, la nature et la quantité à consommer.

² Julia Kristeva, « *La tendance de polyphonisation du texte est la découverte de Mikhaïl Bakhtine* », 7/09/2025, première diffusion 23/11/1970, France Culture.

C'est la culture de la consommation par bribes (une culture de l'enchevêtrement) décrite par J. Baudrillard dans laquelle la matérialité (et donc les objets), prendra de plus en plus de place dans la vie de l'esprit.

Alimentée par le système technique et technologique, et culminant avec la culture dite numérique, cette évolution renvoie la culture-art aux périphéries du nouveau culturel, en marquant ainsi des ruptures avec les approches culturelles classiques. Cette culture devient de plus en plus visible en étant associée aux domaines relevant des sciences humaines et sociales, pour culminer avec le secteur du management. Ainsi culture, management et communication forment une triade dont l'imaginaire social va s'imprégnier petit à petit.

3. La culture systémique de l'*accompagnement* : dans cette troisième typologie, il s'agit davantage d'une culture ponctuant la nature des interactions humaines et environnementales. C'est en quelque sorte une psycho-socio-culture. Nous y inscrivions la culture numérique (maîtrise des outils et fonctionnalités liés au web), l'éducation et la formation des adultes, sans oublier l'orientation professionnelle et personnelle, le coaching et le recrutement dans leur dimension psychologique. Culture éminemment productrice d'un état d'esprit, de nouveaux paradigmes, elle ponctue ce que nous appellerions une *psychologisation de la société*, culminant avec l'emploi massif d'un jargon pseudo-académique, un appauvrissement de la langue poétique et une démultipliation de techniques et approches psychothérapeutiques. C'est parmi ces approches que nous situons l'approche relevant de la thérapie narrative.

Ces approches décrivent d'une manière assez illustratrice la constitution du nouveau paysage culturel que la plupart d'entre nous connaissent. Ce paysage interpelle, intrigue, agace ou au contraire, rassure, stimule, facilite le quotidien de milliers de personnes.

Or il s'avère que c'est justement de ce quotidien qu'il est question, la culture n'étant jamais ni désincarnée, ni éloignée de la vie dans toute son inhérente tension. Expression des profonds questionnements, la culture irrigue au quotidien le territoire de la pensée en prise directe avec la réalité. En puisant dans l'imaginaire, en œuvrant à transgresser les frontières spatio-temporelles, la culture, qu'elle soit artistique ou technique, relève de cette

appétence pour la transgression, et c'est justement dans ce besoin de transgression à la fois des limites physiques et spirituelles dans une quête incessante de valeurs et de connaissances, que la culture rejoint la civilisation. Mais bien qu'avançant avec son temps, ne devrait-elle rester fidèle aux principes esthétiques et de vérité malgré les fractionnements antagonistes ?

Dans le paysage occidental contemporain devenu de plus en plus « espace monde », la culture système, la culture objet reste pour sa majeure partie une culture textuelle³. En avançant avec son temps, en le devançant même, la culture s'auto-façonne par l'emploi et l'usage des signes nouveaux, allant des « icônes émotionnelles » à des formes de langage inclusif. Culture de l'écrit ou du signe, elle symbolise en partie et désacralise massivement. Se faisant autrefois porteuse des valeurs communes (beauté, vérité, noblesse de cœur, spiritualité) la culture devient petite, réduite comme peau de chagrin, se laisse entraîner dans un tourbillon d'incertitudes pour prôner des multiples points de repère dont le manque de référence commune ne fait qu'augmenter encore plus la confusion⁴. Cette reconversion de la culture sur le terrain du profane corrode la véritable appétence pour une culture de qualité. Ainsi si nous prenions le cas du livre, paradoxalement plus il y a des livres imprimés et moins on en lit. Plus les produits culturels de substitution se développent et moins on est en mesure d'appréhender des questionnements complexes ayant trait à la vie sous tous ses aspects, l'interprétation et la posture critique étant bannies au profit des nouvelles postures politiquement préférables.

Dans son livre « *Le bonheur en plus* », F. de Closets évoquait le déséquilibre entre « l'assistance culturelle » et l'assistance technique : « *l'homme moderne, si douillettement pris en charge par ses ingénieurs et ses chercheurs, est abandonné par ses prêtres, ses philosophes, ses penseurs, ses artistes. Il est d'autant plus vulnérable au divertissement des marchands qu'il est moins retenu par le discours de ses « maîtres » à penser ou plus* »

³ On comprend par cela la production massive de contenus alimentant par ailleurs les bases de données où puise l'Intelligence artificielle IA. Malgré une surproduction virtuelle de contenus « image », la plupart des interactions humaines, qu'elles soient professionnelles ou de loisirs (culturels inclus), se réalisent principalement sous forme textuelle et langagière.

⁴ Ileana Vulpescu : « *Deocamdată cultura se află în insuficiență respiratorie, sufocată de avalanșa semidocților agresivi, a nonvalorii, a vulgarității. Poate e naivitate din partea mea, dar eu cred în supraviețuirea culturii.* » (Interview 2014)

exactement « à vivre ». La démission de l'assistance culturelle rend illusoire toute réaction. » (F. De Closets, 1974)

En bref, le concept même de culture restructure les rapports entre l'humain, la nature et la technique. La *proximité*, la *relation*, les *rituels*⁵ se voient relégués au second plan si ce n'est à l'arrière fond, détrônés par les « communautés de contenus ». De plus, le développement progressif d'une culture de l'écran n'est pas sans conséquences, car dorénavant la mise en relation entre l'homme et l'information (voire les connaissances) s'effectue par écran interposé. Or l'écran ne tient pas de substitut aux valeurs : « *après la sémantique, c'est bien le symbolique et le relationnel que la technologie a envahis.* » (J. Lohisse, 2002)

Tous ces aspects nous incitent à conclure à une culture marquée du sceau de la crise de la rationalité, culture assez mal servie, voire plutôt desservie, par les outils de communication. Ces outils, nous avons eu l'occasion d'en débattre lors de nos précédents articles, loin de résoudre des problèmes comme la baisse de niveau éducationnel allant jusqu'à l'illettrisme⁶, la souffrance psychique et morale, la perte de repères et l'insociabilité, soutiennent le développement progressif des « communautés de contenus » au détriment des véritables « communautés de personnes ».

II. Une culture du récit ? Ou Pourquoi reléguer l'histoire au second plan ?

L'anthropologue anglais Edward B. Tylor donne la définition suivante de la culture :

«Culture ou civilisation, pris dans son sens ethnographique étendu, est ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les

⁵ Dans les rituels on inclue les fêtes et les célébrations de facture laïque et/ou religieuse, la lecture, les contes contés, les moments privilégiés de discussion, d'écoute, de regard, **de présence active**.

⁶ Selon une enquête du Ministère de la culture de 2024, un jeune sur trois chez les 16-19 ans ne lit pas du tout dans le cadre de ses loisirs, et encore, les genres plébiscités sont les BD, les mangas, ... (Centre National du Livre, Etudes « *Les jeunes français et la lecture* », 2024).

coutumes et toutes les autres aptitudes et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société. »⁷ (E. B. Tylor, 1871).

Dans la culture comme système des interactions et de la bipolarité, telle que décrite par C. Lévi-Strauss, il est question d'un élément implicite et auquel on accorde une importance capitale, le temps.

Dans la culture comme empreinte historique révélée et relevée par l'anthropologie et l'ethnographie, l'analyse de ce qui est raconté se place sur l'orbite d'un présent irradiant vers le passé (ce qui s'est passé, comment, dans quel ordre) ; à ce titre les éléments (situations réelles ou imaginaires, traits de caractère, faits, ...) propres aux sous-systèmes culturels tiennent lieu de repères, de balises, de normes. Ils recentrent, resserrent les liens. Autrement dit, il s'agit de cette culture tissée qui est culture du maillage.

Avec la culture du XXI^e siècle (culture de l'enchevêtrement) il semblerait que l'histoire s'efface progressivement et cela pour plusieurs raisons.

Citons-en deux : **la quantité d'information** relayée par l'appétit de la connaissance au détriment de celui des valeurs, et ensuite, encore **le temps**, sauf que cette fois-ci, il s'agit d'un temps *suractivé* par les pratiques de la surproduction (encore les objets !), surproduction monnayée par une offre culturelle de plus en plus dense et cela à tous les niveaux ; ce temps est également celui de la paresse et de l'indiscipline intellectuelle⁸.

Il n'est pas rare que l'on constate et cela dès le plus jeune âge, un manque criard de concentration : concentration sur une tâche, concentration pour développer ses capacités (artistiques inclus), concentration effective dans la durée.

Ces aspects plaident en faveur d'une culture du récit dont l'étymologie latine *citare* veut dire *dire à voix haute* ou *ce que l'on sait par cœur*⁹.

⁷ Traduction de Louis-Philippe Gratton.

⁸ Toute création d'esprit, intellectuelle ou artistique requiert de la patience, de la concentration et un travail soutenu afin de garder intact le contact avec l'idée et sa réalisation effective dans l'œuvre, sans oublier le talent. Ecrire un livre, monter un spectacle ne veut pas dire seulement du travail mais également une responsabilité qui rappelle celle des apôtres. La foi dans sa mission artistique, l'homme de culture la perçoit dans toute sa singularité et sa trans-historicité.

⁹ Situation assez cocasse lorsqu'on pense aux discours pédagogiques bannissant l'apprentissage par cœur. Si dans les années '90 des approches pédagogiques tentaient de résoudre la question avec succès, nous constatons depuis l'apparition de Chat GPT en 2022 un terrible revers de la médaille : ni esprit d'analyse, ni récitation par cœur mais un banal

Le récit investit le discours public, par le fait qu'il opère des mises en relation d'évènements supposés à être vrais alors que ce n'est pas toujours le cas. Comme le remarque R. Walsh, « *le « récit » est généralement perçu comme la temporalité interne au récit, c'est-à-dire l'ordre dans lequel les événements représentés par le discours sont supposés s'être déroulés.* » (WALSH, R., 2007)

Si nous allons plus loin, dans la conception de R. Barthes, « *le récit se moque de la bonne et de la mauvaise littérature : international, transhistorique, transculturel, le récit est là comme la vie.* »

Quant à P. Ricoeur, connu pour son ouvrage « *Temps et récit* », les récits ont le pouvoir d'agencer, de réfléchir et de conférer un sens au temps : réalité problématique et angoissante, celui-ci devient « humain » grâce aux narrations, qui le travaillent, le mettent en forme et le donnent à penser. (cité par DUBIED A., 2000)

Donc lesdits évènements sont supposés s'être déroulés d'une certaine manière, appréhendés d'une autre manière, pour être finalement intégrés dans un temps éminemment personnel qui la plupart du temps ne concerne que le présent et encore un présent à forte charge émotionnelle.

Le récit ne fait pas littérature et la littérature ne saura se réduire au récit, en effet, car la littérature dépasse de loin la simple fonctionnalité du langage et la temporalité de ce qui se donne à raconter.

Le récit peut miser certes sur le transhistorique, en puisant sa force vitale dans la vie-même, mais malheureusement, le plus souvent il ne fait que reléguer l'histoire au second plan.

Il est intéressant de noter que certains mots sont voués à disparition tandis que d'autres apparaissent. Avec l'ubérisation de l'économie et de la culture, le mot *histoire* semble en faire partie de la première catégorie.

Cette mise à mal, pour ne pas dire à mort, de la culture va à l'encontre du projet louable qui serait de faire de la culture une action « *de la création par nous-même de notre humanité, de la réalisation pour tous, concrètement du droit d'être homme.* » (, H. Bartoli, cité par D. Leroy, 2011).

copier-coller généralisé à l'échelle mondiale. Quelle influence aura cela sur le développement neuronal et moteur des enfants ? Voici une question que nous devrons nous poser dès maintenant sous peine que demain serait-il peut-être trop tard.

Il est évident que dans la culture de type *syntactique* à l'intérieur de laquelle les individus sont pris comme dans un filet (individualisme poussé à l'extrême, pragmatisme exacerbé, management de la performance), l'histoire et l'historicité comptent peu, la place revenant de droit à l'instant présent. C'est très probablement le projet de la production d'une amnésie généralisée faisant en sorte que dans vingt ou trente ans, plus personne n'aura entendu de Henri Bartoli ou de Marguerite Yourcenar, et encore moins de Nietzsche ou de Schopenhauer ; les justifications ne manqueront certes pas.

Ces constats nous invitent à réfléchir autour de ce qui pourrait constituer un *syndrome de l'amnésie* dont nous relevons trois possibles causes :

1) La vision réductionniste ou utilitariste conduisant à une confusion de plans, de niveaux, de dimensions. Nous devrions plutôt parler d'un rétrécissement de la vision. Ce brouillage de la vision est d'autant plus grave que l'appétence pour la culture est en chute libre, à cela s'ajoutant les baisses spectaculaires de crédits alloués à ce domaine un peu partout.

2) La valorisation marchande, mercantile comme seul étalon de la valeur. La pression sociale étant tellement grande, l'être humain semble manquer en permanence de temps, ce temps qui coûte de l'argent. Ce manque n'est pas sans influer sur sa productivité et sa compétence qui parfois se traduit par burn-out, dépression, rejet, solitude et perte d'emploi.

3) La prise en otage de l'humain par la technologie. Dans une culture se voulant celle de la rationalité, l'individu devrait de plus en plus faire fi de ses sentiments et sa nature humaine profonde. Par conséquent, l'être humain ne cesse de se débattre aux prises des fins érigés en objectifs mesurables et en absence desquels son existence-même se voit dépourvue de sens.

S'il fallait nommer seulement ces trois causes, ce serait suffisamment pour dire que l'amnésie programmée crée de l'inculture, de l'imposture et donc de la pathologie.

La recherche-même est orientée, devenant trop couteuse, éminemment monnayée et monnayable en rompant avec le paradigme d'une recherche fondamentale.

Ces aspects ravivent certaines dimensions dont témoigne le récit, et particulièrement le récit narratif¹⁰ sur lequel nous allons nous pencher par la suite : la **narration**, le **territoire** et le **souffle de vie**¹¹.

III. Le récit Narratif. De la littérature vers « une Thérapeutique du Récit »

En faisant état et lieu(x) de la culture dans sa triple approche systémique, nous avons tenté de dresser un portrait contemporain de la culture, et plus particulièrement de l'appétence pour la culture littéraire. Dans la mesure où la littérature est délaissée progressivement, nous formulons l'hypothèse d'une (re)prise du récit narratif par le biais des thérapies de l'accompagnement illustrées avec l'exemple de la thérapie narrative.

Nous nous proposons de saisir ce qui constitue le point d'infexion entre la littérature et la thérapie narrative¹², tout en analysant le crayonnage des espaces de rencontre et de discussion (forums, réseaux sociaux) autre que ceux dont nous avions encore l'habitude il y a une vingtaine d'années.

1) Point d'infexion : ce qui est commun aux deux, à la fois à la littérature comme art et à la thérapie narrative

2) Distanciation : délaissement de la culture littéraire au profit de la culture de(s) rencontre(s)

3) La place de communautés : la *soupape* narrative

1) Ainsi la littérature et la pratique thérapeutique de l'accompagnement se rejoignent dans le sens où, dans les deux cas, la sensibilité opère le réglage entre les faits bruts et la signification attribuée.

Si dans la littérature il s'agit plutôt de structuration et d'interprétation, dans les pratiques narratives ce qui compte relève davantage de la compréhension socioconstructiviste et du cheminement (l'itinéraire narratif). En se référant au récit biographique ou à l'histoire de vie versus la narration

¹⁰ Il s'agit de la pratique narrative telle qu'elle a été abordée et développée par Michael White et David Epston dans les années '80 en Australie.

¹¹ Ces dimensions résultent du fruit de nos réflexions à la matière.

¹² Pour ce qu'il est du lien entre la littérature et la thérapie narrative, notre tâche se relève facilitée dans la mesure où l'autrice de cet article est à la fois femme de lettres et praticienne narrative.

littéraire, H. Breton remarque justement une certaine absence de structuration propre à ceux-ci :

« c'est ce qu'il n'est pas possible pour les formes d'expression en première personne dont la dynamique est de faire passer au langage les évènements tels qu'ils se sont donné à vivre dans le cours de l'existence. » (H. Breton, 2020)

La logique extrinsèque aux faits et aux normes se transforme en une logique interne capable de relier différents niveaux de réalité et de complexité selon ce qu'il est convenu d'appeler en thérapie narrative les « conversations en échafaudage ». C'est la logique « dialogique » (E. Morin, 1977), une logique intrinsèque qui peut prendre l'apparence d'un récit magique, un peu comme les narrations considérées relevant du courant littéraire du réalisme magique et dont un des chefs de file est Gabriel Garcia Marquez.

Grâce aux conversations en échafaudage, le thérapeute guide la personne qui ainsi se retrouve dans le droit de s'affirmer, de s'exposer, de se raconter. En certains cas, l'action de raconter, de narrer devient une expérience vitale allant jusqu'au maintien en vie du sujet narrateur.

Un autre exemple fort parlant est le conte. Cette forme de récit propre à la littérature est employée avec beaucoup de succès au cours des pratiques narratives utilisées dans les domaines de l'accompagnement (comme le management, l'orientation personnelle et professionnelle, la reconversion, la gestion de projet et l'acquisition des compétences).

Le conte raconte une histoire dont la vocation serait plutôt universelle. A travers la narration, l'action des personnages, les métaphores employées, nous assistons non seulement à une découverte de soi (éveil des sensations et des sentiments en résonnance) mais également nous prenons conscience du fait qu'à notre niveau, nous sommes des créateurs, des auteurs de récits.

De plus, la vocation du conte traduit l'oralité. Dans cet espace de la parole dite, écoutée, redite et saisie comme continuum magique et réel, nous jonglons avec les ambivalences et les nouvelles interprétations métaphysiques : celui qui écoute prend part active à **ce qui se dit, se lie et se délie en permanence**. C'est en ceci que consiste très probablement le pouvoir extraordinaire des contes, perçus à la limite de la littérature et du narratif. Grâce aux contes, le narratif nous est révélé de la manière dont il est censé se déployer par et dans la pratique ; autrement dit, comme métaphore.

Ce troisième élément, la métaphore, constitue un nouveau point d’infexion sur l’orbite duquel la thérapie narrative rejoint la littérature.

Néanmoins il existe des limites à ce parallèle, et l’une de celles-ci concerne justement l’exploration de soi. Il s’agit d’une exploration de l’être social et culturel en continue interaction avec son milieu et ses semblables, et dont le but serait « *de se raconter, et en se racontant, (de) s’inscrire dans d’autres perspectives.* » (MORI S., 2012)

Donner une version de faits vécus, amplifier ou minimiser certains aspects grâce au rapport entretenu avec le souvenir, voici en résumé en quoi consiste l’approche du récit de soi, fort différenciée du récit littéraire. Soulignons également qu’il est fort possible que cette expérience de soi manifestée dans le récit, trouve une forme plus ample, cela d’un côté grâce au langage, et de l’autre, grâce à la conscience d’une vision projective. Cette amplitude concerne une identité personnelle que la thérapie narrative appelle *identité préférée*, et qui petit à petit, gagnant en consistance, peut s’affirmer librement sans peurs ni rejets.

De plus, dans la culture de l’accompagnement narratif, il s’agit d’un tandem: la production est réalisée sous l’œil et l’oreille attentive de l’accompagnateur – thérapeute, en état de saisir ce qui possède une nature « flottante » :

« ce sont des narrations – et si j’ose dire des « contre-narrations » - où je vais écouter le récit qui est fait, et aller débusquer les constructions profondes du sujet en dégageant ce qui fait point de certitude et qui embrume l’évolution et l’épanouissement du sujet. » (MORI S., 2012)

C’est grâce à cette vision prospective, constructive selon le principe des échafaudages, que le sujet narrateur sera capable de tisser des connexions durables, de facture intérieure-extérieure, lui permettant de se sentir à la fois acteur et narrateur, autrement dit « *narra(c)teur* »¹³.

2) Il n’est plus nouveau pour personne qu’avec le développement d’une culture des interactions fragiles, une culture des liens invisibles et virtuels, nous ressentons ce dérolement par rapport à une histoire collective. Certains d’entre nous s’adaptent, d’autres prennent le train en marche, faute

¹³ Ce terme appartient à Serge Mori.

d'avoir connu *l'avant*. Nous l'avons vu, l'ère des récits est en marche, ces récits qui saisissent timidement les manifestations des ravages provoqués par la faillite de la Culture.

Le culte de l'image dans une culture de plus en plus visuelle, joue pour beaucoup contre la culture de l'écrit. L'écrit est destiné à être lu, et pour lire, il faut posséder ce temps précieux que la société numérique nous retire, et également en avoir l'envie, en ayant appris à cultiver ce plaisir à lire. C'est en sa compagnie que l'on peut prendre le temps de cheminer, de se poser des questions, tout en favorisant l'intériorité. La technologie aidant, l'image contribue fortement au décentrage de soi malgré l'apparente préoccupation quasi-constante d'une culture de l'image de soi.

Dans son dernier ouvrage, S. Tisseron remarque à quel point la photo numérique et plus particulièrement les images créées ou retouchées à l'aide de l'IA, entretient le récit individuel au détriment de l'*histoire*, en l'occurrence l'*histoire familiale* (avec ses codes, son ancrage, le désir de mémoire et de souvenir, ...) :

« le grand récit se déplace de la famille au groupe des followers d'une personnalité qui invite ses fans à copier ses poses. Mais il s'agit moins d'une mémoire que d'un récit ponctuel et éphémère. » (TISSERON, S., 2025).

Cette posture mimétique entraîne vers un glissement de plus en plus accentué vers l'*indistinct* sans individualité propre. C'est également la posture qui permet avant tout de trouver des réponses tout faites là où il aurait fortement besoin de commencer par se poser des questions, d'*interroger*. On pourrait même en déduire qu'à l'ère de l'IA, il s'agit avant tout d'une culture éphémère auxquels effets ne tardent pas à se faire sentir : perte de sens à l'*existence* et au travail, mal être, inadéquation entre des besoins profonds et l'*exercice* d'un métier, rejet, incommunicabilité, voire incompétence.

C'est dans ce cheminement allant de la littérature vers la culture de l'*image éphémère* que nous intégrons une possible réponse, une aide (ou assistance) narrative¹⁴ palliant à l'*incommunicabilité* et très souvent à l'*absence* des mots.

3) Si la littérature est progressivement délaissée au profit d'autres formes de culture, les communautés sont en grande partie responsables. La

¹⁴ Dans un prochain article nous allons développer plus amplement en quoi consiste cette approche et donnerons des exemples concrets issus du monde managérial.

constitution progressive dédites communautés (réseaux, forums de discussions, ...) accentue l'atomisation de l'espace culturel perçu comme un espace de consommation : contenus, messages, commentaires, réactions diverses prennent beaucoup de place, tout en laissant l'impression à l'émetteur qu'il procède à une véritable participation sociale. Si la littérature a l'avantage de se pratiquer seul, la prise de parole au sein des communautés active la surexcitation de la participation.

Face à l'affaiblissement d'une culture systématique de la littérature comme pilier d'une éducation humaniste, il semblerait que la thérapie narrative arrive à point pour palier aux désaccords, aux insuffisances, aux valeurs fuyantes mais surtout à l'absence d'ancrage (ubiquité, instantanéité, hyper-technicité, culture prônant l'augmentation cybernétique des capacités de l'humain, ...).

Grâce à l'approche narrative nous renouons avec un temps qui dorénavant pourrait se réclamer non linéaire et non lisse pour être imprégné de toute sa complexité dynamique, historique et ambiguë qu'offrent les multiples chemins de la narration. Ces retrouvailles forgent « l'identité narrative » (P. Ricoeur, 1985), identité attentive à l'autre et à soi, aux inflexions de la voix, à ces mille mystères dont le numérique nous prive, et en même temps elles représentent bien plus : une sorte de réconciliation avec le passé.

C'est le temps de la connaissance qui ancre et honore, nous libère de la *pensée vide* en nous (re)liant par le biais du **cérémonial du souvenir** aux ancêtres, aux parents, au roman social et sociétal dont nous peuplons les interstices. Dans cette vision, tout personnage secondaire voire périphérique devient un personnage principal contribuant à l'écriture d'une narration qui autrement lui serait refusée, à la fois d'accès et dans une légitime quête de reconnaissance.

Les différences avec les réseaux sociaux sont marquantes, car à l'intérieur de ceux-ci, plus un quelconque contributeur participe, moins il a le sentiment d'ancrage, car paradoxalement, une activité intellectuelle et émotionnelle quasi-permanente ne va pas sans produire certains dégâts.

Néanmoins ces tentatives d'un permanent *sortir du soi* s'accompagnent de ce que nous pourrions appeler une relation de centrage-décentrage, éminemment narrative. Le besoin de dire, de s'exprimer dénote un besoin profond de prise en compte, qui va du besoin d'être entendu au besoin d'être source de changement. Bien que la marge de manœuvre soit mince, ce sentiment doublé de l'addiction aux écrans, sollicite la création des récits ayant besoin d'être revus et corrigés, voire, comme le dit S. Mori, soignés. C'est par ce biais que nous pouvons évoquer la soupape narrative

dans le rôle et la place que les communautés (pratiques ou échanges autour des contenus culturels de quelque nature soient-ils) ont pris dans nos vies.

En conclusion

Nous avons vu qu'il existe une nouvelle manière de transposer les principes narratifs à un territoire, en captant l'énergie personnelle (créatrice inclue) afin de permettre une réconciliation de la personne avec un soi déstructuré socialement, économiquement ou culturellement, mais néanmoins en quête avide de sens.

En somme, l'apport que la thérapie narrative offre en contrepartie de la littérature se situe clairement du côté de la justice sociale. Ce concept de justice sociale intégré aux pratiques narratives a été largement débattu par le praticien et théoricien français P. Blanc-Sahnoun.

Le sentiment d'injustice que peut ressentir une personne face à la culture du numérique, la culture-objet en passant par l'ubérisation, n'est pas de moindres. Il est évident que dans de telles conditions, l'affect, la sensibilité personnelle tout comme les traits d'individualité, soient perçus comme peu souhaitables ; en ce sens, la nouvelle culture du Management à l'aide de l'IA pourrait aller jusqu'à leur bannissement progressif de nos vies.

L'appel massif aux techniques dite de l'IA permet la constitution culturelle d'un nouvel espace de vie et de travail devenu déjà pour certains d'entre nous un espace vie-travail. Nous avons compris pourquoi dans cet espace, la part de la littérature et des loisirs culturels se voit diminuée. Et c'est justement sur ce terrain là, le terrain des valeurs, celui d'*« un riche patrimoine élaboré par les aînés et que les générations nouvelles reçoivent lorsqu'il existe un point de rencontre possible entre cet apport et le récepteur de cette formidable offrande »* (SAEZ, G., 1985) que la thérapie narrative intervient¹⁵.

Il est fort probable que des approches de ce type se développeront progressivement et cela, non seulement dans un cadre jusqu'à là strictement réservé aux psychothérapies. Avec l'approche narrative, les pratiques d'accompagnement individuel et collectif n'ont qu'à gagner, car il s'agit avant tout de quitter l'enfermement du récit dominant, ce récit qui nous assiège comme si nous étions des simples objets.

Il ne s'agit pas non plus de tomber dans le carcan d'une psychologie positive à tout va et déconnectée du réel, mais de construire un récit dont les

¹⁵ A cet effet nous aimerions mentionner James March, professeur de management et auteur du cours *« Le leadership dans les organisations »* paru en 2003 aux Presses de l'Ecole des Mines de Paris grâce à Thierry Weil, qui étayait son approche en choisissant des modèles de héros littéraires comme Don Quichotte et Pierre Pezoukhov.

facettes multiples peuvent se découvrir ou obscurcir selon les besoins, les attentes, les moments et bien sûr, le talent (nous dirions plutôt l'humanité) de l'accompagnateur.

Simple consolation ou facette d'une littérature délaissée, le narratif rassurons-nous, aura encore des beaux jours devant soi.

Bibliographie

BARTHES, Roland, 1966, « *Introduction à l'analyse structurelle du récit* », in : *Communication*, 8, pp. 1-27.

BLANC-SAHNOUN, Pierre ; CECCATO, Françoise (sous la direction de), 2022, *Les pratiques de l'approche narrative*, 2^{ème} édition, Interéditions.

BRETON, Hervé, 2020, « L'enquête narrative entre description du vécu et configuration biographique », in : *Cadernos de Pesquisa*, 50 (178),

<https://hal.science/hal-03019143v1/document>

DE CLOSETS, François, 1974, *Le bonheur en plus*, Paris : Denoël.

DUBIED, Annick, 2000, « Une définition du récit d'après Paul Ricœur, Préambule à une définition du récit médiatique », in : *Communication*, Open Edition Journals, Vol. 19/2, <https://journals.openedition.org/communication/6312>

LEROY, Dominique, 2011, *Hommage à Henri Bartoli*, Paris : Le Harmattan.

LEVI-STRAUSS, Claude, 1950, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in : Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris : PUF.

LOHISSE, Jean, 2002, *La planète numérisée ou l'informatique au-delà des usages*, Bruxelles : Editions Labor.

MORI, Serge ; LE BRET, Alexia, 2003, *Se raconter à domicile* », *Approche narrative de la résilience*, Paris : Le Harmattan.

SAEZ, Guy, 1985, « Les politiques de la culture », in : Madeleine Grawitz et Jean Leca (dir.), *Traité de science politique – Les politiques publiques*, vol. 4, Paris : PUF.

TISSERON, Serge, 2025, « *Le jour où j'ai tué mon frère ; Quand l'IA fabrique la photographie de mes souvenirs* », Marcillac-Vallon : Éditions Lاماïndonne.

TYLOR, Edward B., 1994, « Primitive Culture : Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom », in: *The Collected Works of Edward Burnett Tylor*, vol. 3, Londres: Routledge/Thoemmes Press.

WALSH, Richard, 2007, *La rhétorique de la fictionnalité : théorie narrative et idée de fiction*, Columbus : Université d'Etat de l'Ohio.